margelles

numéro dix-huit

été 2024

Fabrice Farre
Raffaele Gatta
Rachid Madanis
Louis Germain
Anthony Cadet
Laurent Billia
Florence Vandercoilden
François Rannou
Louis Guattari
Anne Barbusse
Manuel Reynaud-Guideau
Perle Vallens
Cédric Héranval-Mallet
Pierre Gondran Dit Remoux
Rémi Letourneur
Pierre Drogi

Éditorial

Un ralentissement s'était produit dans le flux de la circulation. La route principale était barrée et je dus emprunter les ***déviations*** indiquées. Ce détour imposé qui ne m'arrangeait pas me ferait certainement prendre du retard sur l'itinéraire envisagé. Des bois, des champs, des tournants à n'en plus finir, ponctués de petites habitations, des troupeaux aux pâtures et parfois, juchées sur un monticule ou nichées dans un trou de verdure, des *demeures* plus ou moins cossues.

Ce voyage imprévu révélait les coulisses d'un décor dont j'avais oublié l'existence, habitué à le traverser dans des axes à grande vitesse. S'ajoutant à ces *pièces détachées* du paysage, les couleurs, les reliefs, les odeurs, redevenaient palpables, mêlant leurs *accords*, produisant de profondes *rémanences*, des relents d'enfance liés aux promenades et aux jeux et où, *ivre de cabanes*, nous escaladions les arbres, nous réinventions le monde, nous rejouions en *homme libre* des chapitres de la *Genèse*. La mémoire des sons et des parfums est *une chose redoutable* qui, par je ne sais quelles *procédures informelles*, convoquait soudain des bribes oubliées de gestes ou de paroles, des visages, des silhouettes fugaces, *fragments de la bibliothèque* intime qui à nouveau s'agrégeaient.

Finalement je ne regrettais pas *l'heure perdue* par ce changement de trajet. Je reprenais l'autoroute vers Nice *à moins que Marseille* qui avait resurgi dans mes rêves *d'utopie ce jour*, ne me retienne *entre la rue et l'azur*. J'étais un *homme libre* : je passerai ma nuit au *Boy's Club*.

P.A.

N° ISSN : 2741-0935

Sommaire

Manuel Reynaud-Guideau / ***Déviation*** p. 6-23
Rachid Madanis / ***R&manence*** [extraits] p. 24-33
Louis Germain / ***Demeures*** [fragments] p. 34-43
Raffaele Gatta / ***Homme libre (Uomo libero)*** [extraits] p. 44-49
Traduction de Fabrice Farre
Rémi Letourneur / ***L'heure perdue*** p. 50-57
Florence Vandercoilden / ***Boy's Club*** p. 58-63
Louis Guattari / ***Entre la rue et l'azur*** p. 64-83
Laurent Billia / ***Genèse#1*** p. 84-91
Cédric Héranval-Mallet / ***Procédures informelles*** [extraits] p. 92-99
Anthony Cadet / ***Fragments de la bibliothèque*** p. 100-107
Anne Barbusse / ***À moins que Marseille*** [extraits] p. 108-115
François Rannou / ***C'est une chose redoutable*** [extraits] p. 116-127
Perle Vallens / ***Accords*** p. 128-143
Pierre Gondran dit Remoux / ***Ivre de cabanes*** p. 144-151
Fabrice Farre / ***Pièces détachées*** p. 142-157
Pierre Drogi / ***D'utopie ce jour (1)*** p. 158-171
La poésie d'ailleurs / **Wi Won & Karolann St Amand** p. 172-173
Les auteurs p. 174-177
Commandes et Abonnements p. 179

Crédits photographiques

Louis Guattari : 1ère et 4ème de couverture, p. 3, 64-83
Manuel Reynaud-Guideau : p. 6 à 23
Perle Vallens : p. 128-143
Chem Assayag : p. 24-25
Adèle Nègre : p. 49, 108-109, 172-173
P.A. : p. 34-35, 44-45, 50-51, 56, 58-59, 63, 84-85, 92-93, 101-102, 116-117, 127, 144-145, 152-153, 158-159, 169, 174-175, 176-177, 178

Direction artistique et conception graphique Philippe Agostini
Impression et façonnage de l'impression papier par Sylvie Lacambra, *Mon édition*, (Nîmes)

Bruno Guattari Éditeur - Chemin de la Blandinière, 41250 Tour-en-Sologne
e-mail : brunoguattarieditеur@gmail.com / site : www.brunoguattarieditеur.fr

Manuel Reynaud-Guideau / *Déviation*

les foins moissonnés font
du tout blond
/ bosquet /

les combes rouges du plastique
thermoformé

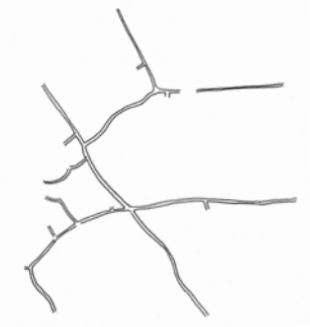
saules, barques renversées

les vitraux, même de temps ~~gris~~ gris, font des moirures sur la vieille cailloux

ronrons du moteur

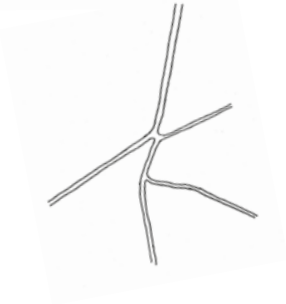
les contes de fées
les brocantes

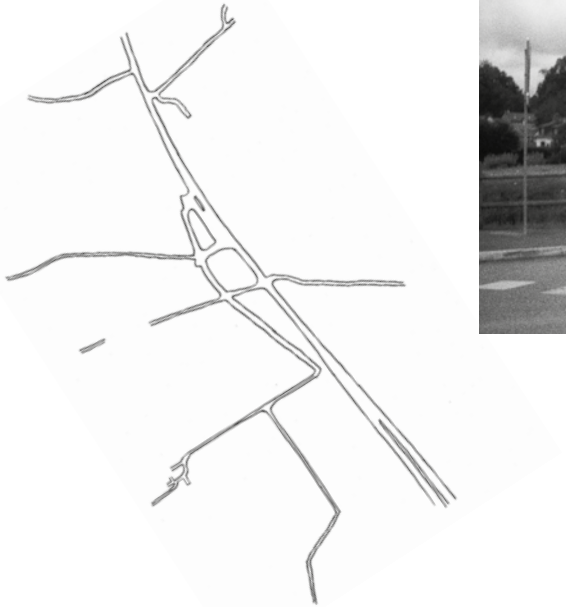
le GPS a détourné tout le monde,
un cortège s'engorge dans
l'itinéraire secondaire
– même pas des départementales –
râlements, protestations,
les bêtes tournent la tête,
secouent la queue



ça s'effiloche, des laines des
graines des duvets soyeux,
prennent le ciel petits points
flous, piquettent l'air en une
neige de fin d'été, emportent
aussi un peu la tête

les massifs bizarrés d'hortensia même dans les coins
avec le lisier de cochon, les fosses ~~bruyantes~~ fuyantes que
longent les oies vers le ruisseau, tout ça patauge,
mais les maisons neuves et les pompons fleuris

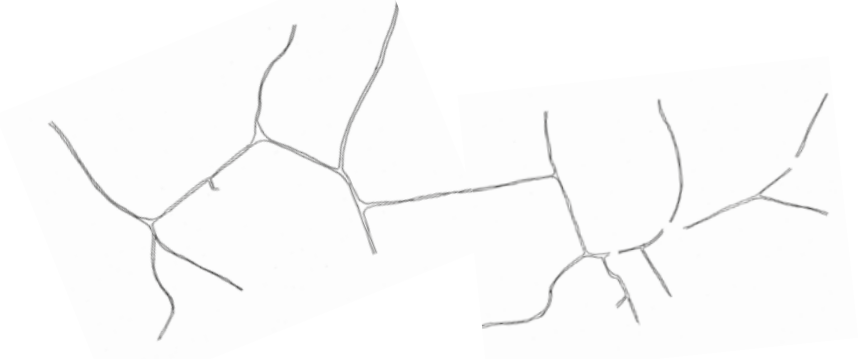




hurlent des pistes de quads, des ronds, des visières,
des bosses, des chutes dérapées, avec les petits logos
de marques de fioul et d'*Energy Drink*

les bottes, les traces laissées dans la lande

la tête penchée par la fenêtre baissée, le regard
en bord de route, file sur des couleurs étalées,
rythmées des ombres télégraphiques et du vol rond
des busards, accroche le point net, la visée



Le long de la route régionale ils
ont taillé les platanes comme des
calvaires, des moignons de pierre
à l'entrée du village, sous les
lumières clignotantes pour le bal,
les fumées parfumées retombent
dans le val, en lambeaux entourent
le troupeau, des
écharpes s'accrochent
encore aux haies,
le sucre formé des
barbes à papa à
lécher au lieu du
bloc blanc de sel en
bord de parcage

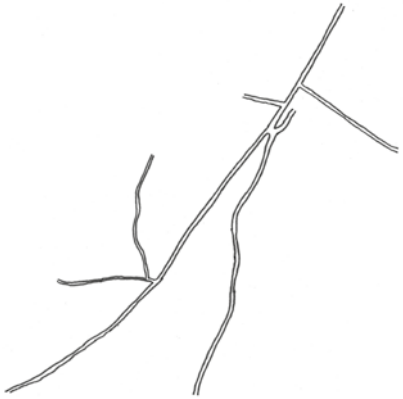
Les camping-cars légendaires
à l'ombre du bois, contre
les abreuvoirs.

Des touristes d'Europe du Nord tournent retournent
la commune famille VTT rougie, ça sent la crème.

le lierre contre la roche brille,
la pluie a tout lavé,
maintenant c'est transparente.

Allongé sur la couverture du
pique-nique à regarder les fourmis
récolter les miettes sur le tissu
aux rayures colorées.

Une légère brise modifie le motif des ombres
prémices à l'endormissement.



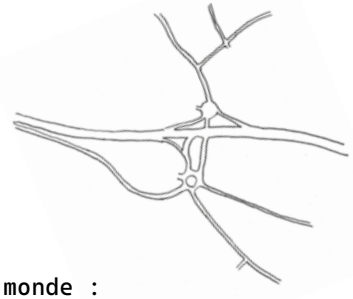
Trail du Lac, soirée crêpe rando, lotissement 23 lots, GAEC et salle polyvalente, site classé, salon de coiffure et mécanique générale, château du XVIIIe, bâche bleue tirée, dessus don de sang

Charles traîne dans la radio

le doliprane les compprimés le mal de crâne
ma petite lisette

Le goudron bouillonne
fait des cloques,
elles éclatent et
ploc sur la chaussée
déformée, ça fond la
gomme des pneus de
camions, au ralenti,
s'épongent le front,
les livreurs bretons
sont mal, cherchent
l'ombre

rejoindre les vaches,
plonger dans l'auge



Reprise d'autoroute, on troue le monde :
passage en hyperespace

Rachid Madanis / ***R&manence*** [extraits]

vieille Baubô
démente et chenue
l'œil lubrique
d'un geste obscène
et décidé elle
soulevait sa robe
et te montrait
sa vulve grise et flapie
comme pour te guérir
de ta jeune mélancolie

tandis que tu jouais
aux osselets jouais
dans le jardin qui jouxtait
le maquis où s'écrivait
à ton insu s'écrivait l'épos
s'écrivait l'épopée
gallobatrachomachie

Hadda tatouages
au front témoignage
des temps anciens
d'autres au menton,
pour préserver ton
innocence la chassait
à coup de pierres la chassait
pour préserver ta chasteté

dans l'aire austère
de l'olivier centenaire
sous son feuillage tutélaire
:
rires juvéniles
jeux de l'enfance
épanouie

(c'était avant le naufrage de
l'adodéliquescence et ses tourments)

oh
le pépiement des piafs
au-dessus tout au-dessus
des plus hautes branches

&
les hirondelles qui volaient
si bas qu'elles te frôlaient
de leurs ailes si fines et si
douces, aussi douces qu'un
sexe de génisse qui palpite
quand s'exhalent les senteurs
humides du printemps

déjà dans l'herbe
l'ombre chtonienne d'un serpent
qui annonçait ton bannissement
de la contrée amazighe

ⴰⵎⴰⵣⵉⵖ

près d’une pierre un scorpion remuait sa queue

à l'orée du jardin
qui fleurait le jasmin

bivouaquait
la soldatesque sanguinaire

lisière rouge.
horizon blême.

déjà
le baroud et ses mille feux

le jour si tu t’en souviens
les processions inlassables
des fourmis rouges dont tu
t’ingéniais à détruire nid
couvains et provisions

les noires
tu ignores
pourquoi tu
les épargnais

le chant orphique du criquet énamouré
le bousier, Sisyphe stercoraire
dont tu admirais la savante industrie

le cri des oiseaux que tu abattais
au lance-pierre pour épater
la marmaille circoncise en culotte maculée
de merde et de boue
maculée de morve

.

terre vaine

les guerres fratricides ô rage
sans cesse y accomplissaient
leur forfait

arbres calcinés
oueds asséchés

terre natale d’oubli menacée

le souvenir d’une fraîcheur
qui peine
à établir
ses quartiers :

comme un poudroiement vert,
vestige d’une végétation disparue,

l’empreinte
d’un brin
d’herbe

&
l'ombrage de l'olivier d'Augustin de Thagaste
sous lequel sont enterrés les prépuces
des ancêtres

le souvenir ne cesse d'étendre son aire comme
une mer engrossée de glacier

C'était hier,
t'en souvient-il ?
Bien loin d'ici, au pied du
peuplier
asefsaf

.⊙.H⊙.H

coulait la rivière Saf-saf
qui prenait sa source
au Djebel Ouahch
à 1400 mètres d'altitude
tout près de leur ciel
qui est notre enfer

ses eaux charriaient
des grenouilles vertes
et des serpents à sornettes

ghoules et revenants
assaillaient tes nuits

et les loups et les ombres
qui rôdaient autour du douar
tu ne dormais pas
tu avais peur

dans ses antiques eaux noires
s'ébattaient des enfants
frêles et nus
qui brandissaient leur poings menus
comme pour défier le ciel
(-- que leurs parents
imploraient
pour que dalle –)

soudain un croassement
les poules craintives
-- (cessèrent
de caqueter) --
et regagnèrent les basses-cours
les coqs subitement aphones
ne firent
plus de zèle

se tut la sittelle
le geai ne garrula plus

le temps n'était plus à la
liesse

quelque chose se préparait,
un banquet barbare
dont tu seras le convive oblat

une étoile verte se leva au-dessus
de la voûte bleue des montagnes
:
un chant rauque s'éleva,
un appel au combat.

une déflagration
des cris
des gémissements
l'odeur âcre des cadavres.
leurs boyaux à l'air
sous la ronde folle
des mouches vertes
dans les champs de coquelicots
d'où s'envolaient des corbeaux
mangeurs de chairs putrides

--
(d'autres mouches bourdonnaient en
tournoyant au-dessus de la merde des mères
qui chiaient à l'unisson derrière les
buissons faute de waters où
se soulager dans l'intimité)
–

une meute de chiens errants
passa en aboyant
le dernier claudiquait

--
(un vieillard
un crâne
&
un enfant
devisaient
calmement
au bord
d'une route
qui menait
nulle part)
--

[...]

Louis Germain / *Demeures [fragments]*

Ciel laiteux,
caillé
et grand nuage rose
suspendu au-dessus d'un angle jaune
éteint
appuyé contre des arbres
encore verts
– presque de vessie –

Au-dessus d'une mosaïque régulière de plates-bandes ceintes de murets bas s'élève la silhouette massive d'une vieille bâtisse.

B : *J'aime le jardin la nuit quand le pollen est retombé. On ne voit plus les fleurs mais leur odeur persiste*

Le crépi rose de
la façade s'écaille
le long d'une lézarde.

Dehors, une rangée de jeunes arbustes vigoureux cernent un petit carré d'herbes jaunies qui descend en pente douce. Au-delà, la vallée s'étage en cascades de verdure pour finir sur des terres tout juste retournées.

.

Par une large verrière, le soleil éclabousse la pièce et déteint sur les cloisons. Chambre d'échos des déflagrations printanières. Une langue étroite de cobalt, sillonnée de nervures ocres fond en écume sur la cime d'un arbre radieux. Plus loin, un paquet végétal au-dessus d'une bande verte et drue et, dans l'écran ajouré de coton jaune, crisse le charbon des branches. Des parcelles colorées s'émiettent en contre-bas. Du pied du châssis part une oblique abrupte : main courante qui tente un appui sur la légèreté végétale encagée. L'air vacille, le poumon écope la flaque solaire. Gouttes d'or agrégées grainent la baie où s'enchevêtrent les lumières brossées, nouées, diffuses. La poussée des verts franchit la dalle verticale, s'épanche aux murs.

Ici, au plus près, respire, discret, nimbé de rose, un bourgeon – à moins qu'il ne s'agisse d'un sourire –.

.

Assise
la porte se tient
séchée

Pas un brin de vent
seule l'herbe
bruissant d'insectes.

depuis longtemps.

.

[la lumière traversant le verre soufflé des vitres ondule au plat de l'embrasure faisant du grain de la pierre un derme souple.

Le gré liquéfié tremble sous le ballet des rayons.]

.

1. L’ombre bleue
du figuier, arrimée
aux moellons,
fraîchit l’air
au ras du sol.

2. Juste le pan rose
d’une façade derrière le feuillage
détachée sur la tenture
d’un ciel vert-de-gris.

3. Azur brouillé,
barbouillé
par l'écran de la pinède
et plus haut,
sur le talus vert tendre,
la petite bâtisse
dérive
en plein ciel.

.

La porte s’ouvre sur une veste froissée, précédant un long tapis d’orient râpé, masquant en partie un plancher sombre ; des ampoules blanches et nues projettent des auréoles crues aux murs ; un club capitonné couvert de coussins au velours usé est encastré entre deux fenêtres près d'un guéridon où gisent de vieux journaux. Des tentures jaune paille bâillent sur des volets mi-clos. Une rampe noire en acier patiné s'enroule dans la cage d’escalier sombre qui dessert les étages.

.

La vallée, noyée dans des vapeurs lourdes, n'est qu'une purée de poix d’où surnagent de noirs bâtons tordus.

A : *Douceurs grises des pavés brillants sous l'averse d'avril, avec ce quelque chose de l’argent vieilli. Enchâssés, sertis du vert printanier des premiers brins d'herbe, ces lingots polis par l'usage, délogés par endroit, délimitent l'espace où tournaient les tombereaux...*

B : *Tu veux parler de la cour devant le garage ?*

.

Un jet régulier se soulève au bassin par à-coups devant la façade trapue d'un vieil ocre délavé, bardée de volets lavande, prolongée par une petite véranda à la toiture de zinc.

Sous le grand platane, dans le temps suspendu du clapotis de la vasque, bercée par le chuintement du jet d’eau dansant, elle s'est assoupie.

.

C : *On est bien au jardin.*

La chambre est petite, mais haute de plafond. Une table dans un coin, une chaise bleue en fer contre le mur, un lit défait. Aux murs gris pendent des fils de couleur et, sur la peinture défraîchie, des ongles ont laissé des traces de griffures.

D : *C'était invraisemblable !*

.

Il arpentait le sol selon un rectangle précis. Elle suivait sa cadence. Ils se croisaient à angle droit.

C : Il fait chaud non ?

.

un bourdon égaré tourne
au carreau.

la rosée éparpillée
au point du jour
donne à croire que la lune
est résolue.

.

/ sondant le bosquet sombre, son regard disparaît dans les broussailles rêches /

.

La cime des bouleaux, sous la brise, nettoie l'azur pâle.
– une lumière oblique, décoche un trait entre les ponctuations du feuillage : jeux de plans faussés : taches ou virgules végétales qui s'ingénient à embrouiller l'air en frémissant –

L'arbre mort au bout du pré, quand faiblit le jour, se détache encore quelques instants dans la croisée : un lance-pierres tendu sur le drap bleu de Prusse. Puis le ciel bascule.

.

Dans la pénombre,
dorsale ondulante
d'une découpe suspendue.
Pli du rideau que l'air anime :
une dorade nage au mur.

Fraîcheur bue
jusqu'à la dernière goutte.

.

la revoir dans la chambre
– comme si c'était la veille –
parmi les odeurs entêtantes
du jasmin filtrant
par les persiennes

et l'âcre sueur.

Appuyé au dossier de sa chaise, les avant-bras sur les accoudoirs, les extrémités de ses doigts réunies en une charpente miniature, il regarde l'ombre se déplacer, imperceptiblement, l'orbe du feuillage, au mi-temps du gravier et du carré d'herbe. Sa face de cendre, rongée de barbe, laisse deviner une longue attente. Des yeux de chien perdu sur un sourire maussade.

.

un filet d'ombres
lancé par le magnolia
flotte
à la surface des graviers.

.

Depuis la table bleue installée sur la terrasse aux lourdes dalles que quelques marches séparent du jardin, le fumeur scrute le paysage entre les volutes. Il fixe son attention au-delà de la découpe géométrique de l'édicule qui clôt l'angle nord-est du terrain. Juste les arêtes d'un triangle clair – enchâssé dans le vert foncé du lierre sur un pan de muraille effondrée – contre un aplat d'ardoise sombre. Et il pense, que dans cet espace mesuré du bout de cette cigarette, une grande partie de son travail de peintre se tient là-devant : les grandes figures sombres des sapins côte à côte associées aux bruissements confus du feuillage des trois bouleaux. Il regarde la couche de peinture bleue craquelée qui recouvre le plateau en fer de la table du jardin qui s'ouvre sur des fleurs de rouille, des plaies béantes. Et maintenant, il remarque la tache rose d'une façade, derrière le charme et bleu pervenche d'un ciel tacheté de gris. Les nuages avancent lentement s'accordant au rythme aigu de l'avertisseur sonore d'un engin se déplaçant en marche arrière. L'un des deux bouleaux s'embrase en dodelinant et le large port du tilleul fait teinter ses premiers éclats jaunes : ballet végétal que déchire l'accélérateur d'une mobylette. Un chien aboie à son passage.

bleu traversé d'incisions
et ponctué d'écailles :
une cartographie dont
deux galets posés
au plateau
seraient les îlots
d'un immense océan
miniature.

[en frottant une craie sur une fine feuille de papier épousant la surface de ce plateau au faible relief – peau scarifiée – sont apparues par strates des linéaments et des grains, tels que ceux que les vagues laissent sur le sable en se retirant]

.

Passé dedans-
dehors,
laissant ce qui gît
dans la chambre basse

margelle froide
ciselée par la dentelle
des premières feuilles
du prunus

échos d'une conversation
imprévue
[surprise derrière le muret couvert de Ruine-de-Rome qui longe le chemin en pente. Dans ce carré d'herbes folles deux enfants jouent entre les tombes avachies. Je crois les avoir entendus rire – à moins qu'il ne se soit agi du chant d'un rossignol –]

dehors, l'arbre agite l'air
– un froissement sec –

la chambre s'efface.

.

Raffaele Gatta / *Homme libre (Uomo libero)**

Point A : homme libre

Homme libre
que choisiras-tu ?
Derrière les grands horizons
derrière les vieilles églises baroques
tes ancêtres, tes rêves
tes ambitions
au sein des banques internationales

Homme libre
le soleil assèche
les flaques d'eau
mélangée aux huiles de vidange
des autobus des migrants
sur les places de gares
grises, consumées

Le silence envahit cette terre

Ne me demande pas ce que je fais ici
entre les arbres éteints, les fenêtres qui reflètent
des angles de lumière et des regards d'enfants.

Ne me demande pas ce que je ressens ici
le bruit en arrière-plan est assourdissant
les chiens aboient contre quelque chose

Le silence envahit cette terre
rien ne change
le rêve, l'amour, les consciences
rien ne varie
et les chiens aboient

Le silence d'une famille

Ma volonté n'est pas réelle
sous les collines turquoise

Prophétiser des tableaux existentiels
d'enfants immobiles sous de grandes arches
ressemble davantage à une page d'histoire

Mais quand il y a ce silence,
le silence d'une famille
autour d'une table,
ce silence se transforme
en silence moral du monde

L'obscurité politique

Même la nuit est coupable
coupable de ne plus rien
absorber, si ce n'est les silences

Ces nuits venteuses
pluvieuses sur les vitres
où si une voix siffle

Ce n'est pas la voix de qui tu espérais
mais de qui tu croyais perdu
dans les couloirs de vieilles écoles

Des politiques fatigués pourtant souriants
comme des masques de théâtre absurde
qui eux sont les voix les plus belles.

Pas encore

La lumière n'est pas encore perdue
parmi les maisons, parmi les routes blanches

Cette vieille dévotion
qui fait du monde un théâtre aride
une revue pour abonnés
une salle d'attente

---

* Raffaele Gatta, *Uomo libero*, Éditions Nulla die, Piazza Armerina, 08. 2023).
Traductions de Fabrice Farre

Rémi Letourneur / ***L'heure perdue***

2h00.

Derrière la porte, les jours se recroquevillent et tressent à mon poignet un lasso de fer-blanc. Ici, les heures s'emballent dans un froissement d'aluminium que seule la nuit sait taire. Et mes pensées s'enterrent aux cendres d'un mégot.

Parmi les meubles en friche, deux îlots de carrelage traînent au sol. Entiers. Ils vagabondent devant la porte, juste là. Un trait de lune y mouille les lèvres et me colle au front des soupirs en couleurs. Sur le radio-réveil, les secondes s'exclament en rouge. Mais je ne sais plus quoi faire, ni du rouge, ni des autres couleurs. Mes mains sont blanches, et mes pieds ont perdu toute trace.

Au-dessus de ma tête pourtant, les secondes marquent le pas. Une femme remplit son heure, à l'abri du jour. Et ses rires en relief font couler des nœuds bruns le long de mon poignet. Il faut ouvrir. Contre mon flanc, le chat s'ébroue : il se dirige vers la fenêtre.

2h09.

J'ai libéré mes jambes du chemin en spirale, scalpé aux marches les pellicules du souvenir, celles que le temps échange contre un palier. J'ai vu des éclats blancs glisser contre la rampe et j'ai marché plus vite. Dans l'embrasure peinte d'ocre, tes cheveux me déroulent un tapis sans poussière.

Mes pas en contrepoint de ton corps scandent au parquet des bouts de phrases que je ne sais plus comprendre. Tout près, la table du salon s'élève – mont à gravir –, et ta langue enroule au lustre des mots clairs et droits : c'est l'heure, dis-tu, d'habiter le moment. Tu visses à mes doigts sans projet un verre où les secondes crépitent. Un verre où l'abandon ne sèche pas. Ce soir, j'arpente ta peau de neige, y plante le regard en piolet. Le temps est une montagne qui fond par le bas, voilà ce que je voulais dire.

Tes jambes m'assurent enfin une prise pour la crête à venir. Le crampon de ma main s'y fige. Nos bouches forment une boucle. Mais il manque encore le tabac pour fêter l'ascension.

2h25.

La nudité du bitume exhale un relent d'alcool. Au loin, le néon du tabac crisse et cligne de la paupière. J'avance, les lampadaires se sont assis sous leurs capuches de froid – miettes d'eau moites et qui stagnent en marge du ciel : l'air suinte mais la route s'ouvre comme un œsophage.

Le sans-abri est là. Il trempe de la barbe un hameçon au trottoir. Tout contre ses chaussures éventrées, une poignée de pièces qui ornent le gobelet d'une couronne en rouille. Dans l'intimité blême des ruelles sans fond, les mots gris du clochard s'abîment. Et chaque fois que je tends mon filet, les mêmes clapotis écument à mon oreille : il veut une cigarette, ponctuer le chemin d'un hobo dit-il, peupler les portes d'un tabac de nuit. Nos mains serrées ne tiennent qu'à un filtre, qu'à une feuille, mais nos feux pointent leurs phares dans la même direction.

Il dit que le destin est un poisson qui chante. Que son amour s'est échoué aux crêtes de la mer. Depuis, il erre du nez, tout près des dunes, car le sel du passé ne court que sur lui-même. On a bien tort de regretter ce qui revient toujours.

2h36.

La pluie dessine quelques blessures par balles à l'océan, et chaque impact s'y répand, silhouette d'un îlot sismique où toutes les images s'échouent. L'écho des tirs, de ses doigts disloqués, déroule et tend le fil d'une discussion aqueuse dont le vent est banni.

Il faut rouler ses yeux en boules, mesurer à l'épuisement des cercles l'étendue des îlots. Chercher à ces mondes ignorés la trace d'une voie. Mais le ciel se referme, et fondu sous le bleu minéral, je ne distingue à l'eau que des lignes fendues, sveltes comme des serpents de mer, que l'océan ravale chaque fois d'un coup de rein épais. La ligne d'horizon elle-même se noie à cette toile où toutes les couleurs se sont aplaties. À cette toile sans borne où mon corps chute depuis les bancs de sable. Le vertige libère sa chaleur, toujours, là où les mains n'ont pas de prise.

J'ai tiré sur ma cigarette, sculpté les murs d'une tanière tout autour de mes doigts. Et dansantes, les volutes peignent des arabesques au monochrome qui ne luisent qu'un souffle. Sur la ligne de berge, un autre phare s'allume.

2h45.

La lune a creusé par la joue une fenêtre entre deux cantonnières de brume, zébré le caniveau – geôle de passage. Derrière, c'est l'inconnu qui trempe sa lame aux barreaux de la nuit. Et la pointe du couteau scintille sous mon regard, en torche.

Les échoppes ont arrondi le dos, les lampadaires ont fermé l'œil. Maintenant, le ciel chute sans bruit dans ses reflets d'améthyste. Au sol, les pavés couinent : il n'y a plus de rebord. Plus de rebord ni de prise sur ce pont où j'ai si souvent allongé l'errance. L'homme au couteau a disparu. La lune referme ses volets. Je fuis pourtant. Je fuis, même si la nuit est un abri pour ceux que les jours froissent et plient.

La pluie a laissé son empreinte aux marges de la ville. Son empreinte brune. Celle de la pinède et des cabanes sans toit. Alors le petrichor ondule à la surface de murs en sueurs, comme pour les ouvrir.

2h52.

Je suis rentré en posant une main noire sur la fenêtre, et j'ai atteint le solstice de ma nuit. Les doigts saignent en point de suspension depuis que j'ai brisé l'emballage des jours. À l'ombre d'une ampoule timide, les meubles vagabonds craquent du dos pour rattraper le temps perdu.

Le rouge s'évapore par les yeux du réveil, la table basse coule une gouache malachite, et l'ivoire des octaves encrassées par le temps s'ajoute à la palette qui me pousse en main. Le chat slalome entre quatre toiles vierges, jusqu'à moi, me tend sa langue pour pinceau. Alors les traits s'affalent et se tendent la tête le long d'un pan de mur. Le chemin qu'ils annoncent de leurs démarches flasques embaume la pièce d'un arôme orageux. Au plafond, les pas insistent de nouveau, à débusquer chaque seconde. Mais il faut

peindre, sans trop garnir l'espace. Peindre et se tenir droit sur le seuil du chemin.

L'heure d'hiver est une roue qui ne recule qu'une fois : sur le réveil, il est deux heures. Et agitant vers moi ses iris comme une dague qu'on s'inflige, il me demande s'il faut clore la voie. Il me demande si cette nuit n'était qu'une heure perdue.

Florence Vandercoilden / ***Boy's Club***

Hommes d’abord ne pas nuire

Si tu vas au boy’s club
avec Blier avec Pialat
et qu’accoudé au bar
tu t’autorises tu t’autorises
n’oublie pas que tu es un homme
né d’une femme la moitié de ce monde

Si tu vas au boy’s club
ne t’installe pas pour de bon
tu as le droit de t’amuser
toi et tes tripes
Ris oui tu peux rire
dans cette parenthèse où il est bon
d’être bête
mais ne ramène rien pas de sang
sous tes semelles
et reste même près de la porte
et repère l’exit
les sorties d’urgence
en cas d’outrance
en cas d’homophobie
et de manque d’amour
les issues de secours
Si en chiens fous
vous perdez maîtres et meute
il est temps de sortir

Si t’es un homme
fuis le boy’s club

Mais moi au moment où je lève mon bâton
pour taper sur le gros Gérard
Au moment où je lève la langue
pour conchier
pour cracher
quelque chose m’arrête

Les blâmes les plus courts sont toujours les meilleurs
qui retournent contre soi le miroir de vipère
et cherchent au fond
bien au fond
le forfait le tort l’offense

Car n'ai-je jamais été déplacée gênante
n’ai-je jamais abusé
peut-être
d’un privilège ?
et comment me voient-ils
le timide que j’ai dragué
et quitté dans le silence
ou la pire vengeance rhétorique
l’enfant rabroué – vertement –
et celui brusqué
l’ami négligé oublié
la fleur arrachée
le steak désarmé ?

Crimes de minus simples vétilles
me direz-vous
du fruit défendu la pauvre pelure
oui
mais comme une vigilance
j'étale mes pailles et peccadilles
pour n'être pas aveugle à ma propre violence

Si je ne suis pas en faute aujourd'hui
demain je le serai
soyez sûrs

Contempteurs petits prêtres
que quelle que soit votre façon de vivre
immodérés ou puritains
vos juges vous attendent dans le futur

Louis Guattari / ***Entre la rue et l'azur***

SAUNA

ALLOTRO
PIQUES

MILANO

LICE
H&G

IL CAFFEETTO

THE PALE

Laurent Billia / Genèse#1

un peintre

toujours en équilibre reposant sur une seule jambe à la pointe du pied tout son être mollet fessier tronc buste épaule menant au bras gauche levé qui espère en la main envoyée en éclaireur par le pinceau tendu vers le ciel aveugle derrière ses doux mouvements d'écume derrière chaque joie chaque désespoir il y a

le vide et sa réponse

dans le tremblement
des doigts pointés vers le bleu muet qui toute sa vie vers le bas prolongeront en souriant aux anges les vibrations tissées depuis les nuages vers le crâne ses humeurs le sang vers la pulpe de l'orteil ancré au bord de la Terre réclamant depuis le début pour son gouffre ce corps vacillant qui fait pourtant tout tenir ensemble et reste

debout

L'adhérence aux heures a fait du monde un gigantesque miroir
où l'on ne croise que soi au sommet au loin au cœur
sous le soleil toujours soi
marchant tout droit

montagnes infinies forêts impossibles océans vierges
soi dans les reflets épuisés de la neige
dans l'haleine sombre des canopées
dans les rires gras de l'écume

comment encore rencontrer ?

il faudra ralentir le pas pour laisser passer le jour
attendre la nuit et sous la lune
traverser le miroir

par le tain voilé on laissera émerger
du chaos d'ombre
une masse de terre informe

des flots révoltés
des feuillages obstinés
une planète à recommencer crachant

l'ébauche d'une tête quelques bras
une jambe
au milieu un nombril à dénouer

il faudra plonger ses doigts dans le trou de chair
où de naissance en naissance
passe l'histoire du monde

malgré la menace des parois craquelées par les âges
creuser encore plus profond
pour toucher enfin les racines d'

un visage nouveau

Vibrations qui refusent les mots
pour faire l'amour il leur faut un corps
traversé de part en part

ba boum

pulpes sur les cordes
caressées
lèvres sur les anches
enserrées
doigts sur les touches
pénétrées

ba boum

les sons rassemblent en nappes
sang
viscères
os
une masse molle qui pense au-dessus

ba boum

toutes nos parties éclatées
enfin résonnent par sympathie
orientées vers

rien

orientées suffit

seul le cœur ba boum

seul le cœur était dans la confidence

Liquide et rond, l'air est plein
frôlements d'ailes

des feuillages affolés engloutissent les craquements de branches

la vie bruisse sous ces seins de fougères

une eau lourde coule le long des lèvres d'humus

la terre en sueur exhale
l'origine du monde

chaque matin
frondaison

la forêt parle la langue de nos morts
ils lui répondent

sans rien comprendre de ces murmures complices
nous traversons un territoire étranger
en amoureux figé qui
le verre à la main, la regarde, elle
statue de flammes

rire dans les yeux d'un autre

À mi-chemin d'Andromède et de Magellan
l'atome de carbone n'a pas bougé à l'angle de la rue

les corps qui se font face

carbone et *hydrogène*

le chaos d'un premier feu

les deux poings levés

carbone et *phosphore*

les regards qui se rencontrent

les rires tissés

carbone et *oxygène*

les doigts qui s'entremêlent

les suées d'avenir

carbone et *or*

les lèvres qui se séparent

les humidités déçues

carbone et *soufre*

la dernière lettre tombée sur le pavé

l'encre bleu acier

carbone et *plomb*

les mots s'effaçant sous les pieds des passants

à mi-chemin d'Andromède et de Magellan
l'atome de carbone n'a pas bougé à l'angle de la rue

Les nuits
ils accumulent les mots prêtés
les caresses au chat comme virgules
de la majuscule au point

il faudra ses griffes dans leur chair
pour tracer une phrase de sang
qui effacera la peau ridée

alors de minuscule en minuscule
par les mots nouveaux-nés
enfouie dans leur corps
la première rencontre
un matin

Cédric Héranval-Mallet / ***Procédures informelles*** [extraits]

Je n'ai pas obtenu le café que j'avais demandé.
La machine m'a parlé.
Elle a refusé, gentiment.
De la mémoire concentrée a jailli.
Des souvenirs dans un gobelet.
Un magma plus noir que le café.

.

Il convient d'envisager une convention
entre l'absence et l'oubli.

Un échange de procédés magnétiques.

Des boyaux sans fenêtres, des angles tordus.
Trancher la question des plafonds ajourés.
De la musique ?
Oui, de la même couleur que les tissus qui cachent les murs.
Rouge artificiel.
Le document devra impérativement être signé par le vent.

.

Programme d'accompagnement du projet.
Des ombres dans le bitume
l'asphalte onde de blé
un crochet suspendu à la lèvre.

.

Il faut que quelqu'un s'en charge.
Il s'agit de porter des documents à travers l'espace
en tenant compte des années-lumière.
Si la mission a l'air simple,
on évalue cependant mal les distances.
D'ici à ici en passant par nulle part.
Du néant
vers le vide.

.

Je consulte le répertoire des gestes autorisés.
L'humain mémorisé.
Catalogue monument.

Des fiches de comportements idéaux à apprendre par cœur.

J'écris « déperditions ».
J'aspire à ne plus bouger,
à singer le copeau.

.

Gestion du problème des morts.
Mentalement désoxydé,
assis sur des bras noueux,
sa pelle tournoie dans l'azur.

Il a hâte que les ordres tombent
ou s'évanouissent.
La charogne verdit et
les cadavres cachent le soleil.

.

J'ai reçu un visiteur sans nom.
Figure désossée, langage aveugle, mandibule affaissée.
L'objet de sa visite se dérobait, parcourait les murs suintants.
L'homme hurlait.
J'aurais dû signer son bon de sortie.

.

On me demande de récolter la mousse,
d'établir des tableaux de bord
pour mesurer l'écart par rapport au flou.
Le plan d'investissement est recouvert de poussière
la clôture n'a pas empêché la volonté de s'enfuir.
Je construis des outils qui manquent de tranchant.
J'écoute des disques de silence.

.

Des fuites en avant nous parvient l'écho
de chuchotements animaux.
Un rai de lumière identifie les gouttes qui s'embrassent.
Elles trahissent le principe d'unité.
Trajectoire d'un crachin timide.

.

Je vis au fond des aquariums.
Qu'ils soient vides ou remplis.
Ce que je préfère c'est quand il y a juste un reste d'eau trouble
et des traces vertes sur les parois.
Et des êtres mi-végétaux, mi-animaux, qui rampent, aveugles,
soufflant sur les graviers.
Je me réfugie parfois sous des abris en plastique, avec un peu
de nourriture trouvée çà et là. Je t'imagine très bien le corps
badigeonné de crème solaire, le sourire éclatant.
Mes membres sont recouverts d'embryons d'algues.
L'hiver, la glace enserre mes chevilles.
J'attends ainsi un temps indéterminé.
Les êtres hybrides ne meurent pas vraiment.

.

Peut-être ici
je ne peux mieux me situer.

.

Les murs des églises me regardent.
Je m'assieds tout près des morts-vivants,
caresse leurs os froids et apaisants, leurs cheveux décoiffés,
leurs visages de bronze.
Les paysages sont des mots imprononçables
et la brume permet à peine de distinguer le trou béant
devant nous.

.

Bouche noire de sang
velue
tu chuchotes à mon oreille.
L'homme papillon est prisonnier en bas de page
visage en croix
statues d'eau.

.

La nuit tu te déplaces à travers l'épaisseur des jardins.
Les lents mouvements des arbres et le givre t'apaisent.
Le gardien souffle dans un sifflet,
mais aucun son n'en sort.
Il semble ignorer que s'applique la procédure de silence.
Tu t'accroupis pour observer un sombre végétal.
Tu voudrais l'arracher mais toute ta force n'y suffirait pas.

.

Les corbillards roulent dans la cendre.
Les chevaux angoissés,
les yeux jaunis par la fumée,
écume aux lèvres,
galopent,
poursuivis par la mort.

Poussière et goudron recouvrent leurs cils.

.

Les lumières du couloir me guident
Vers la porte du fond,
ouverte mais infranchissable.

Je bois l'éther, enfile le drap
et retourne au point de départ.

.

Extraits du manuscrit *Procédures informelles.*

Anthony Cadet / ***Fragments de la bibliothèque***

Deus ex machina

les langues à se lécher se chewing-gument
/
mobiles & lourds tels des meubles
alors qu'ils n'étaient
qu'ailes d'oiseaux
les baisers se matérialisent
tombent et rampent ;

les disséquer est devenu
l'occupation frivole des amants
qui au lieu de la fleur
« m'aimeras-tu un peu, beaucoup, passionnément, à la folie… »
s'épouillent désormais cœur à cœur

chavirés / claquemurés
dans le tripot d'une quelconque chambre
enamourés / les couples font crépiter les carapaces juste écloses
puis délicatement s'allongent au sol, sur elles,
« là où ça grouille »
afin d'éprouver par la vague le transport amoureux

•

Une épargne pénitentiaire octroie, après capitalisation, un sauf-conduit proportionnel à la durée de l'incarcération. Pour être resté volontairement quinze ans derrière les barreaux, Bernard peut tuer quiconque.

L'homicide

Alors que l'homme à la perruque reculait, une balle sortit de son chapeau ou plus précisément de son avant-bras caché dans la pénombre d'un mouvement de recul qu'il avait pris soin de masquer en feignant d'ouvrir la porte ; la balle s'enfonça dans la peau comme l'eut fait une cigarette volante au contact d'une tenture de papier ; « fumer tue ! » ; aussi prit-il pour un cancer ce qui n'était qu'une gerbe de sang qui, immobile dans l'espace, eut pu faire office d'installation dans un centre d'art ; il essaya bien séance tenante de crier pour que quelqu'un vienne mais il lui sembla que cela fût vain ; aussi, ayant conscience que l'autre avait la main sur une temporalité qui lui était contraire – tout en s'y astreignant – s'effondra-t-il.

•

Ayant été réveillé par un bruit, un couple se mit à la recherche de ce dernier.
L'homme sortit de la maisonnée mais n'en revint pas.
Simultanément un rat aux proportions inusitées fut capturé par un piège.

Paranoïa

Employée à des fins obscures et très certainement formée par la CIA, le KGB ou la mafia albanaise, la secrétaire du jardinier en chef des espaces verts de la ville de Meudon n'a de cesse de lui tailler des croupières : quand elle n'oublie pas de lui rappeler que sa fiancée a téléphoné, elle boit dans sa tasse ou le discrédite auprès de Monique, la comptable du Lycée Blénoir.

.

Sinon elle le regarde placidement depuis son œil bovin : il sent alors tous ses rêves de gloire se disperser telles des aigrettes de pissenlits.

L'invention de Morel

Dans un souci légitime de transparence, à la demande des archivistes 2.0 et afin d'optimiser au mieux l'extraordinaire potentialité des caméras qui essaiment çà et là, la vie de tout un chacun sera filmée et retranscrite *at vitam aeternam* au moyen d'hologrammes.

Ainsi, *post mortem*, les défunts reprendront vie, dupliqueront leurs gestes dans le silence feutré qui sied à la bienséance.
Les palabres, coïts et autres échanges seront archivés, restitués ; si toutefois un des protagonistes venait à survivre à son prochain, l'hologramme en question en serait quitte pour s'escrimer… seul ; de même, tels les quidams du tableau *Golconde* de René Magritte, il y a fort à parier que les spectres miment l'aérostat, le cycle ou l'automobile, caparaçonnés dans d'idoines contorsions.

Les hôtels et lieux de passage deviendront de formidables spectacles où l'embrouillamini et la surimpression rendront obsolètes le cinématographe.

•

Un collectif de lecteurs écume les salles de sport ou les centres administratifs. Ils s'asseyent – dans un coin – à 6 / ou 7 / ou 8 – sans rien dire – jusqu'à ce qu'ils soient expulsés par un concierge ou un stadier ! D'autres – avec des porte-voix – entonnent le *Cantique des cantiques* au milieu du kop des supporters.

Ermite ornemental

à Jacques Roubaud

Afin d'agrémenter son ordinaire (et plus précisément la vue depuis son salon), un excentrique anglais (pléonasme ?) eut l'idée (lumineuse ?) d'incorporer à son jardin un être vivant (qui gambaderait, folâtrerait dans les herbes folles, les campanules).

[comme un sauvageon
ou
un animal des bois qui n'aurait pas eu l'indélicatesse de migrer sous d'autres latitudes
– dans le jardin d'à côté par exemple – ou de se cacher impunément au moindre bruit émis]

Charles Hamilton passa une petite annonce. Un vieux misanthrope y répondit. Ce dernier n'avait rien de particulier à faire, si ce n'est de vaquer à ces inopportunes occupations, de ne parler à quiconque, de se comporter comme s'il fût seul sur Terre et que la nourriture lui tombât du ciel.

Avec ses guêtres, il farfouillait la forêt limitrophe. Se postait à l'orée de celle-ci. Y exposait le trophée de sa hure malodorante afin qu'un sénile snob en galante compagnie pût s'extasier de ce pittoresque spectacle.

Eut-il davantage d'entretiens avec les loutres, les campagnols, les étourneaux ?
Eut-il le désir – non assouvi – de tuer son employeur ? De rompre la laisse par laquelle l'oiseleur le contraignit ? De garnir le paillasson de Sir Hamilton d'une royale fiente ?

Les épaves sonores

Après avoir réussi à les figer tels des essaims d'abeilles, un scientifique décide de relâcher dans l'univers des épaves sonores non constituées des sonates de Beethoven mais de bribes de conversation avalées à gauche à droite et ce, sans souci d'apothéose /
celles-ci mues par une inertie imprévue & par une soif de retour aux sources, se démantèlent une à une, avant que de trébucher tels des nuages de papier :
ceux qui les traversent peuvent réentendre – à l'infini – des renseignements donnés à un touriste de passage, des rumeurs invérifiables sur l'inconstance d'une voisine de pallier, des truismes météorologiques…

Le perroquet

La milice du sommeil avait lancé à nos trousses ses sicaires. La logique eut voulu que nous nous séparions mais notre larcin était indivisible !

Tu as bien essayé – à la dérobée – de lui gratter le dos pour t'enfuir avec un autre indivisible morceau… Nous nous faisions si peu confiance qu'au moins une de nos mains enserrait toujours son cou d'oisillon.

Nous empruntâmes le métro, nous glissant dans diverses habitations sans que leurs occupants ne le remarquassent : chaque fibre – de notre être – tendue vers le séquestre d'un hirsute volatile qui à la première occasion nous désignerait [à la milice] de ses ahanements suspects.

Masques nô

Depuis que le gouvernement « pour la joie du peuple » a autorisé les téléportations, chacun peut migrer dans l'enveloppe charnelle de son choix : d'où l'embouteillage dans certains emballages tandis que d'autres sont continuellement désertés – même de leurs propriétaires initiaux – ; de fait des corps gisent au bord des routes [telles des voitures abandonnées] ou dans de grands complexes administratifs…

Il est à noter que cette libéralisation brouille les schémas de communication usuelle :
l'on ne sait jamais qui parle à qui !?!

Un amendement rendra possible – prochainement – l'annexion des choses et des objets.

•

Les soldats du renoncement de la Rhénanie-Westphalie se déplacent [caparaçonnés de miroirs] dans des paysages crus : forêts, dunes, champs, prairies… ainsi "monotonisés" par de sagaces répétitions : d'herbes, de pierres, de vagues, de nuages… Ils font hoqueter le paysage ; seuls les signalent : les rayons du soleil, le marteau des pluies, les discussions intempestives, la chute – avec perte et fracas – de l'un d'entre eux…

Anne Barbusse / *À moins que Marseille*

Plage des Catalans crépuscule de mi-septembre le cercle
des nageurs éclairé

Comme une proue sur la mer tiède, les baigneurs ouvrent la mer

Les baigneurs sont corps devenus mer
dans le corps de la mer
sont corps-monde
s'agrandissent de la mer

La nuit tombe sans le dire l'Estaque luit et l'ami d'un ami joue
de la guitare du flamenco sur les rochers

La nage a ouvert les vagues un flash électrique près de la bouée jaune
c'est une méduse
disent-ils un flash rouge sur la cuisse une brûlure subsidiaire

Sous la bouée blanche triangulaire se cachent quatre ou cinq statues
dans le fond de la mer
il faut un masque pour les voir
statues blanchâtres au fond des mers placées au fond des mers
comme des vestiges voulues vestiges

La nuit de septembre après le soleil couché derrière les voiliers masque
les odeurs de poubelle

Chaleur tropicale et moite

Les mâts blancs bien à l'abri dans le ventre du vieux port

Un lourd ferry rouge et blanc part pour la Corse vers sept heures du soir
il longe le quai de la Joliette lentement et aborde la mer la vraie la haute
Un lourd ferry très beau dans sa pollution oubliée

Les quatre voies la passerelle les autoroutes les bureaux laids
construits en lieu et place de la gare maritime
c'est une autre histoire

La méduse est une échancrure rouge sur la peau vive

J'ai bu la mer de toute peau

Il n'y a pas d'automne en septembre juste un été qui s'amoindrit se fait
vivable une chaleur
sourde qui s'échappe de toutes les Méditerranées parallèles

Puis les Catalans s'illuminent le cercle des nageurs les joueurs de volley
la piscine et les
plongeurs

Les hommes et les femmes nagent jusqu'à huit heures du soir puis se
dessalent à la douche
puis jouent de la guitare boivent des bières écoutent des musiques
fortes devant la mer qui
boit le soleil vivant

Une beauté contredit les conversations climatiques
des humains effrayés

L'ami de l'ami explique qu'il fait de la photo des expos écrit
des poèmes et surtout des
romans parce qu'il veut un public de non écrivants un vrai public pas
un public de poètes qui
se lisent entre eux

Il dit que c'est facile d'écrire un roman qu'on parle d'abord
de soi puis peu à peu d'un autre
Il explique et la nuit de mi-septembre s'installe sur le grand corps
sombre de la mer très salée
et très vivante

Le château d'If porte sur son dos les lumières électriques de
la civilisation qui s'effondre

Le cercle des nageurs est illuminé comme la dame suspendue
au-dessus de la mer

Dans les rochers ne courent plus les rats ou pas encore

Un inconnu explique avoir vécu une expérience traumatique

La méduse brûle la cuisse

La ville grouille et s'électrifie dans la gloire et la civilisation

La plage des Catalans est le repère des vivants qui veulent arrêter
le mouvement le bruit de la
ville s'asseoir au bord du monde et s'arrêter

Le tunnel du vieux port amplifie les klaxons et nous roulons sous
la mer en asphyxie en apnée
dans la laideur bétonnée et l'opprobre

Nous n'avons pas atteint un monde essentiel juste une paix subsidiaire
une exception
provisoire la nage intempestive

Le port aligne ses mâts blancs la ville aligne ses voitures mal garées sur
les trottoirs aux
croisements dans la moiteur tropicale

Marseille porte des bateaux et des voitures des ferries des méduses
de l'électricité qui signe le
contour de la mer avant le grand miroitement des vagues
et les gouffres

Marseille me nage éternelle me lave à rebours elle est sel qui cautérise
et désertifie elle est la
mer manquante elle est mon corps en m'absorbant de mer
Plage des Catalans nocturne pleine de baigneurs et de contemplateurs
de la mer qui boit son
soleil tous les soirs hors électricité

Ville-mer polluée de l'intérieur vivante de l'intérieur

Après les embouteillages et les quatre voies tu donnes ton corps
à la mer pour qu'elle le
naisse et toutes les méduses

Notre culpabilité de polluer pour aller à la mer canettes de bière
canettes de coca les vivants
écoutent des musiques fortes comme leurs alcools

La ville aligne ses voitures aligne ses mâts construit ses quatre voies
élémentaires

La mer met en mouvement ses méduses et ses vagues les vivants ont
des conversations
climatiques et crépusculaires des mots effrayés de pollueurs et de
carbone

La civilisation du bitume et du carbone nous environne la mer tâche
d'être là

Qui de la sauvagerie ou de la civilisation aura raison de nous

Le cercle des nageurs les joueurs de volley les femmes
allongées sur le sable la proue du
cercle des nageurs sur-éclairée sur-électrifiée

L'Estaque au loin électrifié

Les voiliers les ferries qui lentement partent pour la Corse après avoir
dépassé les quais de la
Joliette ils tournent lentement ils polluent dans leur beauté rouge et
blanche les ferries comme
la possibilité des îles
La mer me nage la mer me naît la mer manquante

Les baigneurs les bières les guitares

Les canettes les humains le spectacle du crépuscule

Les petites têtes des nageurs entre les vagues

Les Catalans pour survivre (après la peste ou le covid)

Les Catalans l'électricité tardive les quatre voies les autoroutes et
Marseille qui apparaît après
le tunnel la corniche les bateaux-espoirs la gare maritime
pleine de nouveaux bureaux dans la
laideur du béton la mer la mer c'est indiscutable

À droite la mer toujours

À gauche la ville encore

Tiédeur tropicale maritime

Les méduses

Sont des flashs instinctifs qui éveillent le crépuscule électrifié

Une zébrure sur ma cuisse une échancrure de la peau une adéquation
décalquée un animal
invisible

Près de la bouée jaune le monde tangue

La ville électrisée joue la mer à toute vitesse

Après les bruits les odeurs de poubelles les voitures mal garées
Après les autoroutes et les paroles serviles

La mer électrisée

François Rannou / ***C'est une chose redoutable*** [extraits]

Lorsque le plancher soutenu simplement par des
poutres traversières craque lentement à différentes
hauteurs tu retrouves les audaces interdites de

l'adolescence presque initiée le lourd édredon glisse
soulevé par
la colline du genou tandis que l'autre jambe se
dégage en froissant à peine le drap que ta mère

ne sorte pas de ses nuits de monnaie noircie qu'elle
épouse les pas d'un amant traversant pour elle la
Méditerranée l'idylle n'est plus cruelle que de

précautions enfin la lame fraîche sous tes pieds de la
masse sombre verticale de la vieille armoire sourd
la mémoire noyée de demain tu es une apparition

ton reflet dans la glace t'aide à traverser la
chambre tu n'as pas peur de ce qui se révèle comme
si les fantômes d'une terre ennemie pour toi

permettaient d'apprendre quelque trame ténébreuse
aussi quand tu t'avances c'est vers une vérité
qui est sœur jumelle de la boue tu sais qu'il n'est

aucune peur qui te hante tu t'approches de
la fenêtre tu fixes la malédiction en
face pour désirer ce que sera notre vrai visage

C'est une chose redoutable

Après avoir lassé ses poignets les lampes autour
d'elle éteint afin que la nuit tombe sur ses yeux comme

un esprit j'ai compris que son abandon valait
pour l'espérance en deçà de laquelle on ne peut

vivre qu'elle déplace la pénombre lorsqu'elle verse
ses cheveux vers l'arrière alors c'est un bonheur qui

n'excite pas l'envie les rameaux fouettent ses joues
les orties rougissent les mots qu'elle n'a jamais prononcés

de sa vie la pureté indigo de l'étreinte
aiguiserait les hoyaux qui retournent les mottes

d'une terre à venir à défricher sans payer
jusqu'au double le prix de nos fautes on pourrait croire

que les morts enfin ne seront plus hantés par les vivants

Sarah
« et l'on n'apprendra plus la guerre », *Michée 4 : 3*

La passerelle pouvait s'ouvrir ou bien pivoter sur
elle-même ou bien lever ses bras pour que glisse la
voile carrée d'un vieux sablier il fallait la traverser pour

courir ensuite jusqu'aux baraques foraines on
gagne des peluches à tout coup on casse les
pipes on noie les canards on aimerait que le

manège tourne encore plus encore plisse nos
yeux jusqu'à les fermer sous l'ivresse ma joie est
seulement le reflet désiré que ma mère guette

avec l'avidité trop intense d'une lionne seule fière
j'ignore les questions et les mensonges presque
levé dans la fusée qui fait vaciller le feuillage au-dessus

de moi les lumières ralentissent soudain son
visage qui sur la pellicule défilait comme un film
muet se redessine « es-tu reine ô toi la première

ou dernière » ce soir-là je gagnai un Louis d'or à
l'instant de franchir à nouveau le fleuve la
nuit au fond de l'eau nous attirait « donne ta main »

Été 69, « sur les allées de Locmaria »

Vers 5h et demie la route sinue tandis que
les stations se brouillent les voix se recouvrent
« je pars vers Boulogne chercher le poisson le plus frais »

est interrompu par la course vive alerte de Ravel « on
entend les noirceurs de la contrebasse puis
la guillotine à la fin du morceau » mes songes se

mêlent au défilement presque clair désormais des
talus des champs noirs derrière des phares soudain
de face obligent mon regard à raser la bordure de

l'asphalte au plus loin qu'il est possible de voir
la lueur rouge pâlira bientôt sur les braises

Trévérien

La nuit superficielle élargit
les cors du demi-sommeil tu
traverses la maison sonnant la
charge libre

coupée d'éclairs

c'était après quel autre
repentir tandis qu'elle tressait des
couronnes fausses sur le
clavier dont l'ivoire

s'est creusé

comme la musique cesse les
tueurs sont pris pour des
héros les serments s'équivalent que
dois-je jurer de faire ou

de ne pas faire

on s'offre en crapule dans les deux camps

Nulla dies

On ouvre les cinq pages du monde
aujourd'hui l'amour quitte l'amour
selon que notre cœur est plus ou

moins tari tu me demandes sous
le drap qui te recouvre si le
cheval est bien dételé derrière

l'étroite rue je suce ton doigt
pour retirer l'écharde ton front
d'or et de soie se fronce on pourrait

oublier les harpes électriques
du vent qui déracine nos mots
nos gestes le silence après la

nostalgie d'équipage branlant
de promesses en promesse reste
l'amour embrasse l'amour comme une

rose rouge ou blanche nous requiert
cœur et corps et savoir et sens j'ai
placé sur tes lèvres mes mots dans

ta bouche jusqu'à mon ignorance

Accomplissement ?

Après avoir bu ce vin de noix que tu élabores
comme si en dépendait l'annonce d'un quelconque dieu
nous rentrerons le bois pour l'hiver prochain en jetant

chaque bûche de manière précise mais aléatoire on
agit à l'oreille le son mat sec sans résonance
sert de preuve à un placement juste une ordonnance du

temps et des choses s'accomplit par nos gestes clairs
leur rythme de basse continue donne au jour une
certitude nouvelle joyeuse et grave l'engourdissement

de nos muscles la tension dans nos reins en seraient la
preuve lorsque nous avons fini nous n'avons pas
encore parlé tu vas ce soir à Saint-Helen la voir

déclares-tu en allant chercher deux verres tu es déjà
devant ta porte attendu par le chat L'incruste c'est un
voleur un bagarreur mais il aura quand même du lait

La Chiffardière

Tu auras traversé la maison du nord au sud revêtu
d'une chemise d'hôpital avec l'allure d'un
glabre Clemenceau dont je ne distinguais pas le

visage je savais tes joues creusées tes yeux doux
renfoncés dans leur cavité je le sentais à la
manière j'imagine de celui dont un membre

coupé fait encore serrer les mâchoires tu auras
glissé sur les dalles claires volatil et pesant
émergeant du jardin que la nuit encore enracine

tandis que je t'appelle par ton prénom plusieurs fois
tu n'esquisses aucun signe l'écran qui s'allume à
ton passage n'inscrit aucune formule tu

t'avances pourtant dans cette sorte de lumière tu
as déjà franchi imperceptiblement la marche
vers le jardin l'herbe d'une eau lustrale baigne tes

pas comme si d'un grand poids tu allégeais l'image
du monde alors je me réveille certain de t'avoir
vu réel autant que mes mains qui couvrent ma figure

ce n'est pas un présage c'est ton pudique adieu
quand je me lève le bois ne s'est pas tout à fait
consumé mes ongles blancs se recouvrent de suie

Ce n'est pas un rêve ?
Pour Jean i.m

À qui appartient-il d'élever la voix n'est-ce pas aux
poètes de faire baisser les yeux à celle qui

s'attaque aux murs premiers ses desseins obliques
serpentent sous chaque lettre quelle plaie chez
les méchantes gens qu'une langue affilée

en face au fond du parc le château du rebelle brûle
sous le soleil blanc comme un enfer froid Aïgui
traverse le mail sous "les grands arbres" en récitant des
passages des *Mémoires* Géraud tout en haut du

grand escalier de pierre l'accueille en se versant un
whisky Lamennais en voisin pourrait bien les rejoindre

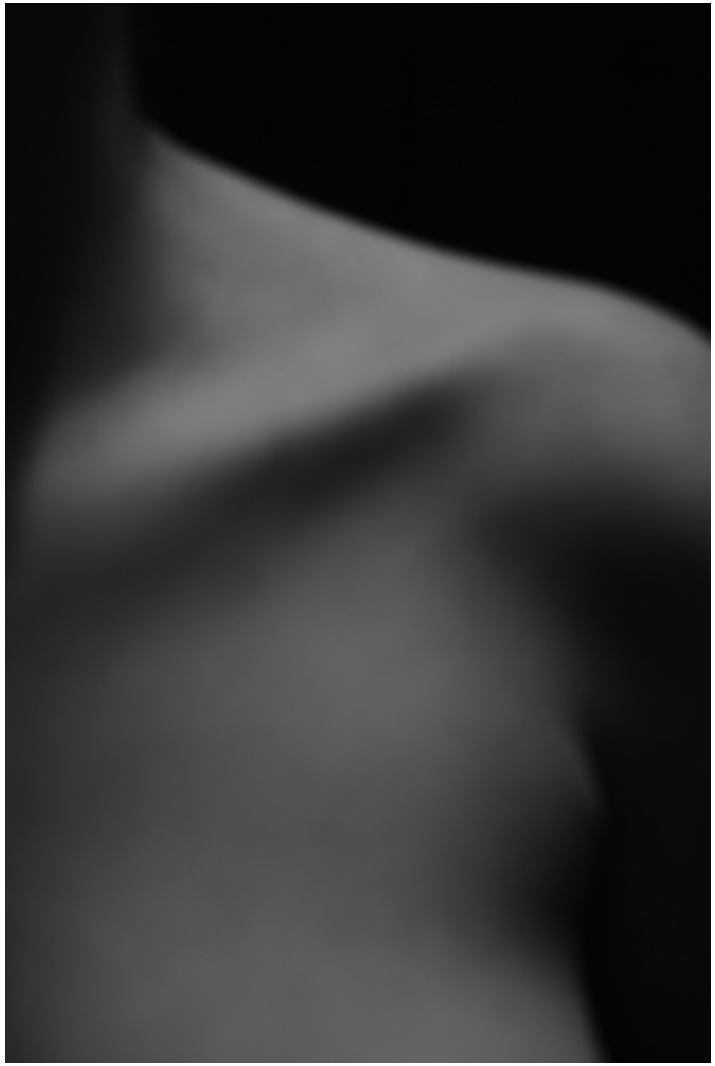
ils savent reconnaître les serments entachés de
fraude comme chez Milton chasser la parole qui
coud les lèvres en faisant croire qu'elle les embrasse

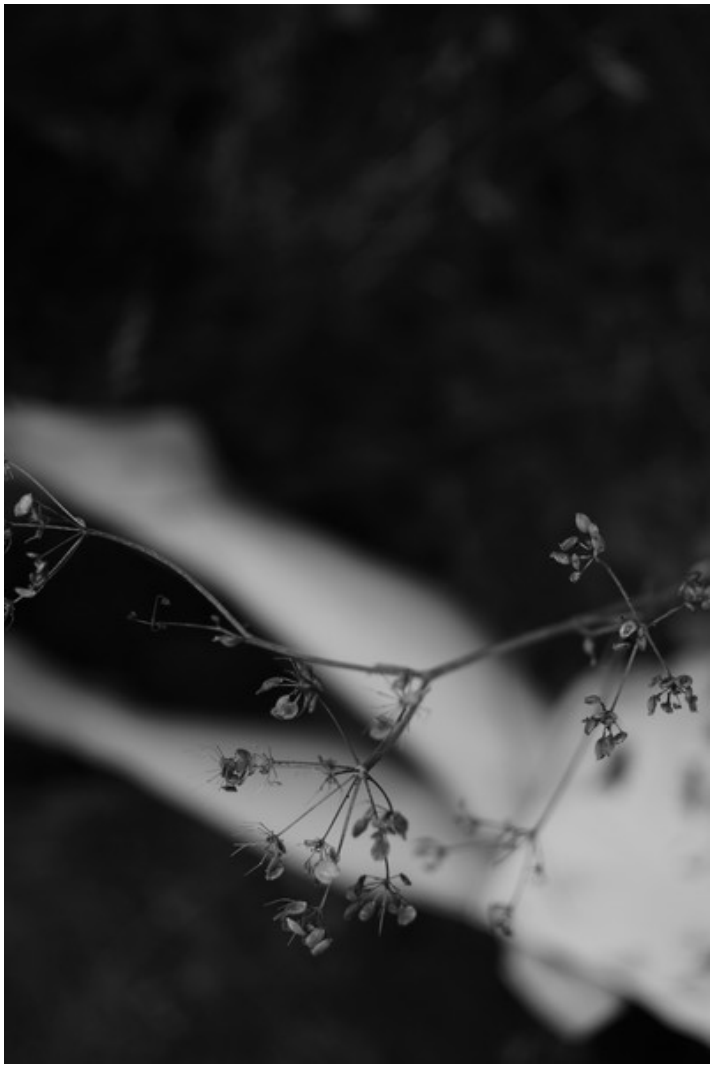
que par-dessus le mur d'enceinte leur lucidité
recouvre la sonnerie du collège plus que centenaire

à côté on les entendrait peut-être crier avec
les enfants sur la cour jetant leur sweat leur sac pour
défier le vent entre les flaques reconstruire un monde

Entre pouvoir et vérité
(Combourg)

Perle Vallens / ***Accords***





Pierre Gondran dit Remoux / ***Ivre de cabanes***

une pensée liquide glisse le long d'une feuille étroite de fétuque, la fait ployer puis s'évapore au premier soleil dans le matin aux mille pensées évaporées • sa faux à lame verte tombe ta mémoire-rosée • puis l'aiguise encore

ivre de cabanes, à main nue sous l'œil brun de la vieille biche, qui se rit de la meute aux pattes alourdies de mousse reviviscente • ivre des pommes baromètre du pin arole abattu, haletant dans la clairière, couché dessus son propre humus • ivre de résine molle

dans la forêt d'épicéas tu marches limpide — yeux plus grands ouverts et *acuti* — toutes épines / écailles / bractées vues ; tous cailloutis / terriers de peu / fantômes de bêtes mortes devinés • tu te dis : je respire froid et je vais mourir ici de limpidité • tu vomis la bile sur le sentier et écrases la terre mouillée rouge sur tes yeux • joues de sanguine lors le col et son vent qui sèche le cataplasme

— voilà : juste le vent

rendue au sous-bois de la conscience • tu mets un peu de rouge à tes joues rouges • rouges du vert qui s'est enfui en laissant le rouge

— ta vie pigment

chevilles percées de joncs tu te baignes dans la dernière eau avant la boue rousse — une fin tourbe plutôt que terre • un corps brou — plutôt que terre

mi-dans l'air mi-dans l'eau —

ta cheville blanche au bracelet de têtards • tu suspends ta vie clivée pour ne plus penser aux ogres

— mi-dans l'air mi-dans l'eau

l'ongle retourné de tes rêves n'en finit pas de saigner au-dessus de l'étang roux – ploc – la tanche à la chair de boue grossira de ta farine coagulée, le héron à grands pas ira la vomir par les taillis et se vengera d'un œil de noyé – attrape ses pattes longues et égorge-le !

Pour Flore-Enza Siméon

tu marches nu —

dans la hêtraie aux cuisses lisses des géants gris (un de ces contes perdus racontés sous la hutte enfumée du charbonnier), à ton flanc poudré de vieille suie le miroir bleu de la plume du geai, la tempe percée du minuscule trou du capricorne roi

— tu marches nu

dans la murmuration des spores tu avances sous les ocelles de soleil, récoltes les amanites assoiffées de la sève nacrée qui fait le pas incertain • une fragilité de peau éphélide qui ouvre grand des ouïes emplies de terre dans l'humidité de ta syncope clairière

Pour Frédérique Guétat-Liviani

tu te dis —

des bouvreuils invisibles dans les genêts mais tu sais qu'ils sont là à leur odeur écarlate de bouvreuils de genêts givrés • dans les fruits d'aulnes un soleil à travers les aulnes • le chaos à l'aura de radon brasille à bas bruit sous ta paume et les toiles d'épeires scintillent tout autour de toi jusqu'à l'os • tu te dis : petite fille, j'aimais te voir debout roi hiver à l'armure irisé

— tu te dis

la neige a fondu sur elle-même et s'épand en une eau de lait qui hésite à s'enfuir déjà entre les brins d'herbe jaunie – bientôt elle lavera la terre glacée des bêtes immobiles et ira mourir au fossé couronné de chiendent – promets-moi d'y penser en mettant tes bottes

Fabrice Farre / ***Pièces détachées***

1

La source qui jaillit sous ton sabot dompteur

Rainer Maria Rilke, *Pegase*, in *Vergers*

Il a plu lorsque le cheval s'est cambré
tant d'eau pour si peu d'humanité
avare eau pour tous ces peuples milliards

De l'eau avait jailli du sabot, mi-
raculeuse histoire à moitié fausse, l'eau
musclant l'esprit tant occupé et l'esprit désespérant
de la voir si peu, quand revint l'été sans cheval.

2

Épargne ma poussière

Épargne ma poussière à ton retour,
dès que tu auras abandonné ton absence, l'aguerri
délaisse sa peau, goûte à l'éclat solaire et se recompose

poussière, poussière, tout retourne à elle, moins poussière
si l'on s'agite. À mes oiseaux impatients n'être ni miette
ni recours ne sert. À ta matérialité on se heurte ; alors plus vif
voilà au moins un chant peu, sans déconvenue.

3

Et tant de perfection...

Alain Andreucci, *poème III*, in *Le moins du monde.*

Penché sur le monde à l'envers, tous ces morceaux,
la peur redressée, ainsi la terre devient le ciel,
avec son bruit de chantiers assourdissants et la grue tournante

les mains ouvrières défont les bâtiments, le héron métallique
rayé, maintenu par les agrafes de l'acier, hurle dans la course
que ne sait imiter le vent, tous les fragments accolés
sont la consolation du moucharabieh.

4

Sur la ville

Il prenait des ailes d'ailes d'avion non immatriculé,
la couleur où glissèrent Elle et Chagall, vert je t'aime.
Qui ne l'a pas entendu bruire aux oreilles

comme le vêtement déplacé dans l'air ; il fait oublier
qui l'habite et l'agite. Bientôt nous reviendra le nom de l'oiseau,
l'oiseau qui nous a vus, ravivé par nous
à chaque syllabe, semblable à piaillements.

5
Les fruits rouges

Les fruits rouges bougent, la brise montre ses mains
à l'aveugle qui a tout vu et des fruits surgissent
des branches entremêlées

elles-mêmes tressaillent, livrent la chevelure du chaos
poussent le noir sur le fond de l'air vert.
L'écorce touchée pointe l'arbre réel qui porte rouge,
tandis qu'au mystère s'ajoute l'étranger passager.

6
Une miniature...

Une miniature, sur ta joue, suit une ombre,
dans le soir part le train
où tu dors alors qu'un signe du monde te rappelle.

C'est un petit animal qui a échappé
à ton rêve, il court sur ta joue, tu pourrais te réveiller ;
il trônait sur le rayon de ta bibliothèque
aussi muet que toi, ainsi détaché du réel.

7
Avant la fonte

De la rue Montaigne à la route qui monte et n'a plus de nom,
les genêts bavent et tant de fougères ont envahi
les dernières marches. Les premières laissent voir

l'enfance dont je n'aime pas le nom, Laure en
bataille dans les champs pleins de blés, les ares de neige
où le tronc battu fera la coque du bateau pour les mains
d'hier à aujourd'hui. Avant la fonte, il faut partir.

8
Saint-Victor

En période de crue le pont disparaît,
le pont qui relie les deux rives face à face. Le pont englouti
se rappelle à lui-même, malgré lui

gratte la coque des barques qu'allume un scintillement :
à leur bord luttent des individus fondus dans
les broussailles, loin. Petites vanités flottent, ignorant
demain, mais demain montre vertèbre et trait de crue.

Pierre Drogi / ***D'utopie ce jour (1)***

les mouettes noires pas guifettes mais rieuses
projetées par l'obscurité de la seine

rebondissent et jamais ne se cognent entre les quais de pierre

recroquevillée petite dame – dame dans la
cathédrale vide enveloppée d'une toile de cire en guise de fichu
et de tente

ténèbres relatives voûtes arquées
berceau retourné
à quelles occupations vaquer ?
à quelles occupations vaqueront-ils ?

pousse-soleil la masse lumineuse

passe soleil et chiffon dans le ventre de quelle baleine ? amie ou ennemie ?
dans le ventre de quelle mort anticipée ?

mèche mouillée , long feu :
elle a habité toute une vie dans cette boîte , la douche à la fin et
les toilettes au fond de la cour jusqu'au bout

les dalles recouvertes d'une couche épaisse de fleurs de tilleuls fanées
on les bouge
l'odeur emballe tout
sur les sèves défuntes

rien de neuf ou le pire
une petite couche dans de la laque
sur des cheveux déjà gominés

en quelle langue vocifère-t-elle , s'est-on longuement
demandé ?

le framboisier de Mme Gaillot migre de l'autre côté du mur
là où il y a des hommes parce qu'il s'ennuie tout seul .

flottaison (et flexion) de la surface laiteuse
bredouillis silencieux
accompagné jusqu'à l'arche
par un ciel filamenteux gaufré
pas une seule mouette audible ou visible
sur les îles recouvertes

un bardo adouci
réécrit la lumière
noisettes vibrantes
noisettes vives

vois constate
l'extraordinaire beauté de l'expression singulière
quand elle « vient du cœur »
sculptant un visage

l'eau troublée

(buanderie)

(braderie)

des laiteries du ciel

paz' uf !

voix étouffée et sans écho :
passe dans une gangue de coton
fourrée
d'ouate
épaisse

Tout entier dans cette glisse
à guetter filer entre les doigts

pas un grèbe pas une foulque
Tout coulisse et remplit
sans trêve le creux du fleuve
ainsi qu'un gros tuyau qui crache et radote

les mains calleuses

le ciel immobile sans voix
et la bande passante du fleuve
argenté
stries parallèles : bleu rose gris mauve violet

Tu ne tueras point

des appeaux maladroits et des éclats de voix tout
le long du champ d'en face sur l'autre rive

s'extrayant lourdement de la mercedes blindée ,
« foi de morue , c'est une huile ! »

ses doigts font un bruit
de pneus mouillés sur la surface ses doigts chuintent
witch is the Merchant – on dit sorcière ?
and witch is the Jew

se promenant à l'aveugle à l'angle
avec des extrémités qui concluront à la faille

vol de seize cygnes merveille
à chaque fois
filés fixés
dans l'arbre à cames

le nid de frelons
éventré
hélicoïdal
dans la
courbe
d'une branche /
un gros sac lassé

des oiseaux jetés par le vent . poignée , paume . jets de pierre .
ocellent

pierres jointoyées jaspées
de cernes de pluie de plein fouet la tour reçut l'averse

les xylophones des pics
agissent en alternance
les mouettes ne laissent rien céder
puis remontent

le merle effrayé
ronflement d'ailes
s'abat dans l'arbre

mais le monde épuisé
ses bords pendent
branches rompues

au bord du fleuve sec
blanc
bleu glacé
le désespoir n'empêche pas le miracle
tout au moins il
ne l'annihile pas

l'automne lui verse
des arrhes
catarrheuses
sur un bonnet plat
confondues en un seul été
le silure
la nasse trouée déposée empêtrée tout du long
au bord du sentier (de berge) dans l'hypericum et l'achillée
la carcasse traînée dans les fusains
le vieux visage buriné
ici par surprise
renouvelé sous son bonnet
rajustant l'âme dans l'accompagnement
d'une fumée piquante et légère

bande de pluie traçante où notre frère en malheur ou autre chose
à vrai dire a toujours gardé
pêche-ou-poire

passés au feu couverts de braises
et d'étincelles ça vient aux yeux
fixer visage

héron sur son fond de berce
sa conversion au long feu
évasive

congères de feuilles d'acacias ondes d'odeurs de maïs demi-cuit
sur la route pliante .
congrès pendant lequel
les acacias lâchent leur neige
droit sur le pré à berce .

d'utopie ce jour

le cri du singulier
piqué jusqu'au cœur
du ciel .

le faucon échappe sa proie-mésange
entortillé par elle dans les enchevêtrements
de branches trop fines – elle échappe .

surface opalescente (et flaques ?) figures de lumière
sur le terrain de feuilles en cornet .
verdure enrichie de la mousse parmi les feuilles de châtaigniers
pendantes
auprès d'autres jaunies à tout jamais

C'est quand on croit que tout est perdu – que tout s'ouvre

le papillon vole en direction du printemps
le chameau marche en direction du désert
l'homme se répand en direction du vide
je cours en direction du miroir

c'est toujours en direction du désert que marche le chameau
(le chameau suit le sable, le sable suit les étoiles
les étoiles s'encastrent dans le pied durci du chameau)
c'est toujours vers le printemps que vole le papillon
(ses ailes sont toujours des yeux en train d'éclore)
c'est vers le chemin, le miroir que je vais
(le temps ne verse pas une seule goutte de tristesse mais
le temps roule à une goutte de tristesse)
c'est vers le vide que va l'homme à présent
(des mains qui ont inscrit la prière dans le vide
des prières qui s'égrènent car l'original n'existe pas)

donc
c'est le printemps
c'est la direction du printemps
la danse du printemps
c'est le papillon

donc
c'est le vide
c'est la direction du vide
la danse du vide
c'est l'homme

donc
c'est le désert
c'est la direction du désert
la danse du désert
c'est le chameau

donc
c'est la direction du chemin, c'est la direction du miroir
c'est le chemin, la danse du miroir
c'est moi

Wi Won, *La danse du miroir* (traduit du coréen par David Hoon Kim),
in "Collecte Aléatoire de Fragments Étrangers" n°4, Translations, Inalco, Paris, 2022

il n'y a rien dans ma valise en cas d'insomnies de désespoir subits j'ai perdu les écrous entre deux synapses les solitudes s'abandonnent aux versions antérieures de mes poèmes les virgules me conduisent dans les errances déjouent les miroirs en cours de route.

Karolann St Amand, *Fleurs sauvages sur bord de fenêtre*,
in Sabord n°123, Trois -Rivières (Québec), 01.2023

Florence Vandercoilden est née en Haute-Savoie dans l'entre-deux-lacs. Agrégée de Lettres, elle enseigne près de Lyon où elle participe parfois à des scènes poétiques. Depuis 2006, elle a publié dans les revues "Verso" et "Lichen". Son recueil, *À ce poème animal sale*, est à paraître chez Bruno Guattari Éditeur.

Anthony Cadet est né en 1977, à Saint-Omer, dans le Pas-de-Calais. Le projet *Fragments de la bibliothèque* amalgame, à la société d'information et de la communication actuelle, des emprunts, des références livresques qui fonctionnent telles des hybrides. Ce ré-agencement du cosmos génère des proses énigmatiques.

Fabrice Farre est né en 1966, à Saint-Étienne. L'auteur a récemment publié *Avant d'apparaître* (Unicité, 2020), *Implore*, *Des équilibres* (Bruno Guattari éditeur, 2020 et 2022) et *Sauf* (Éditions du Cygne, 2021). On retrouve quelques-uns de ses textes dans "Le Journal des Poètes", "FPM", "Wam !", "Recours au poème", "Lichen", "Osiris", "Traction-Brabant", "Arpa", "margelles", etc.

Anne Barbusse est née en 1969. Vit et travaille dans le Gard. En tant qu'auteur, elle a participé à différentes revues. Elle a publié *Les quatre murs le seau le lit* (Encres vives, 2020), *Moi la dormante* et *Les accouchantes nues* (Unicité, 2021 et 2022), *À Petros, crise grecque* (Bruno Guattari Éditeur, 2022), *La non-mère* et *Recluse (Pourquoi viens-tu si tard ?* ,2023). *Ma douleur planétaire* (Tarmac, 2024,) *Ils ont défécondé l'avenir* (Encres vives, 2024), *Ohitza* (avec Loan Diaz), *Poetisthme* (2024), *Terra (in) cognita*, (Unicité, 2024). Elle a également traduit *Du bonheur d'être grec* de Takis Kalonaros (Éditions Euclide, 1975) et des recueils de Chloé Koutsoubeli, Panos Kyparissis et Dimitris Perodaskalakis et prépare la publication prochaine d'*Exil à la naissance* de Yorgos C. Stergiopoulos, chez Bruno Guattari Éditeur. Également cinéphile, elle publie des textes de création sur le cinéma dans la revue numérique Fragile.

Rémi Letourneur est né en 1992. Il habite Bordeaux, et fait partie des membres fondateurs du collectif poétique "Pour le Moment". On peut lire ses poèmes dans près d'une dizaine de revues ("Arpa", "margelles", "Revu", "la page blanche").

François Rannou, né en 1963, est un poète et essayiste français. Il a co-créé les revues "La Rivière Échappée" (1989-2000), "Babel heureuse" (2017) et a contribué à plusieurs revues dont "Propos de campagne", "Phoenix", "Europe", "Place de la Sorbonne", "Sarrazine" , "Po&sie", "L'étrangère". En tant que poète, il est l'auteur d'une œuvre assez secrète et exigeante publiée notamment, depuis 1990, aux éditions La Lettre volée (*l'intervalle*, *le monde tandis que*), La Nerthe (*Rapt*, *Le livre s'est ouvert*, *Va vite, léger peigneur de comètes !*) et Lanskine (*La pierre à 3 visages d'Irlande*). Il travaille avec peintres et musiciens. Ses derniers ouvrages parus : *Le masque d'Anubis* (Des Sources et des Livres, 2023) et *Ce temps nôtre écru* (La Lettre volée, 2024).

Manuel Reynaud-Guideau (1980). Diplômé des Beaux-Arts, sa pratique plastique est actuellement tournée vers la notion de paysage privilégiant le dessin et les installations. Il est co-créateur de Galerie Rezeda (Lille). La nécessité d'écrire fait irruption dans sa démarche plastique en 2019, prolongeant des prises de notes effectuées lors de ses "arpentages". Plusieurs contributions en revue ("Revue Dissonances", "margelles") ainsi que des publications dont : *Quartz* (Bruno Guattari Éditeur, 2021), *Les Empathies Matérielles* (Éditions web - Le Lampadaire, 2021), *Slum* (Éditions Facteur Galop, 2023), *Paravent* (Édition d'artiste, Galerie Rezeda, 2024).

Perle Vallens vit au cœur d'une Provence d'adoption. Elle écrit, photographie et pratique aussi diverses activités artistiques qui nourrissent l'écriture. Lauréate du Prix de la Nouvelle Érotique en 2021 avec *Toucher à la hache* (Au diable vauvert), elle est l'autrice d'un livre de photographie sur l'enfance, *Que jeunesse se passe* (Éditions Jacques Flament) et d'un premier recueil personnel, *ceux qui m'aiment* (Éditions Tarmac), d'un recueil de nouvelles intitulé *Faims* (Christophe Chomant éditeur, 2024). Vient de paraître *Peggy M.*, (Éditions La place, 2024)

Pierre Gondran dit Remoux est né à Limoges en 1970. Ingénieur agronome de formation, ce parisien d'adoption n'a pas oublié l'étang limousin de l'enfance et vit entouré d'animaux, d'aquariums et de plantes, comme autant de compagnons nécessaires pour traverser la ville. Ouvrages récents : *Réa* (Éditions de L'éclat, 2023), *Petite lithologie amoureuse* (Éditions des Petites Allées, 2023), *Les arbres indéfendables* (Éditions du Pas de l'Homme, 2023), *Quelques bois* (Éditions PhB, 2024)

Laurent Billia est né en 1967 et vit à Paris. Il a collaboré à diverses revues ("Le Sabord", "Diérèse", "Friches", "Phréatique", "Verso", "Jointure", "margelles") et a publié trois recueils, *Là* (L'Harmattan, 1999), *Nos mains sans yeux* (La Bartavelle, 2001), *Déplacements des astres*, (Bruno Guattari Éditeur, 2023). Il pilote le n°20 de "margelles" (hiver 2024).

Louis Guattari. Sa pratique photographique commence en 2017 au hasard d'un séjour dans le sud de la France. Aujourd'hui, installé à Tours, il réalise aussi bien des photos de presse, des couvertures d'albums, que des clips vidéo pour des groupes de la scène locale. Il a publié dans margelles n° 3 et la nouvelle suite de portraits présentée ici rend compte des moments simples partagés avec ses proches et ses amis. S'il expose occasionnellement, l'essentiel de son travail est à découvrir sur Instagram : @weshleguatt

Rachid Madanis est un poète belgo-algérien, vivant et travaillant à Bruxelles.

Cédric Héranval-Mallet. Né en 1971, il a passé sa jeunesse dans le Loir-et-Cher avant de rejoindre (en voiture) la capitale pour exercer diverses fonctions dans l'administration. Il écrit de manière éparpillée et aléatoire des textes courts (des poèmes essentiellement), publiés pour la première fois dans la revue Margelles n°18.

Louis Germain est un pseudonyme Il a publié sous d'autres noms dans plusieurs revues dont "Synthèse", "atelier revue", "Propos de campagne", "17 secondes", "Babel heureuse", "Résonance générale", "Roven"...

Raffaele Gatta est né en 1980 à Frosinone, dans la région du Latium. Il est diplômé en Arts Visuels et en Lettres Modernes. En tant que peintre, il a participé à quelques expositions en Italie, aux États-Unis et en Allemagne. Ses deux recueils de poésie sont : *Un Religioso Silenzio* (Éditions Andromeda, 2011, Rome), *Uomo Libero* (Éditions Nulla die, Piazza Armerina, 2023) et son récit *L'Odore del caffè amaro* (Éditions Robin, Rome). Il a traduit des poètes allemands et participé aux anthologies poétiques *Strohblumen-Störung* et *Fassadenflucht* (Éditions Chili, à Verl, 2015).

Pierre Drogi est né en 1961, à Metz. Poète, essayiste et traducteur (principalement du roumain et de l'allemand). Comme poète il a publié neuf livres, en dehors des livres d'artiste, dont : *Afra / vrai corps* (Le clou dans le fer, 2010), *Levées (*Atelier de l'Agneau,2010), *Animales* (Le clou dans le fer, 2013), *Le chansonnier* (La Lettre volée, 2014), *Ombre attachée – Anémomachia*, et *Ombre attachée – À bouche sanglante* (LansKine, 2016). Parmi ses essais : *Métamorphoses* (Éditions du Pommier, 2008), *Du sein de la fiction* (Passage d'encres, 2015), *Fiction : la portée non mesurée de la parole. Sept essais* (Passage d'encres, 2016).

Commander / Consulter

Les numéros imprimés de *margelles* – à l'exception de ceux déjà épuisés – sont disponibles à l'achat sur le site de la maison d'édition.
Les versions numériques sont en téléchargement gratuit.

S'abonner

L'abonnement comprend 4 numéros de *margelles* que vous recevrez au fil des livraisons saisonnières.

Pour 1 an / 4 numéros > 36 Euros, franco de port

Les abonnés recevront gratuitement, dès le premier envoi, l'un des numéros précédents encore présents dans notre catalogue ou l'un de nos cahiers [appareil] encore disponibles.

Vous pouvez commander ou vous abonner à *margelles*

- sur notre site (règlement sécurisé par C.B.)
  > www.brunoguattariediteur.fr

- par courriel, précisant la formule souhaitée ainsi que vos coordonnées postales pour l'expédition (règlement par chèque).
  > brunoguattariediteur@gmail.com

Comme quelques personnes charitables faisaient remarquer au moscovite qu'un mot de condoléances de lui serait peut-être mérité et ferait plaisir à cette femme qui, malgré sa quarantaine bien sonnée, et tout en s'épongeant avec son écharpe, sans demander le secours de personne, se dégageait malgré l'eau qui mouillait malicieusement la margelle de la vasque, le Grand Duc, qui avait bon cœur, crut devoir s'exécuter et les derniers roulements militaires du rire à peine apaisés, on entendit un nouveau grondement plus violent encore que l'autre. « Bravo, la vieille ! » s'écriait-il en battant des mains comme au théâtre.

Marcel Proust, Sodome et Gomorrhe

12 Euros